

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 4

Artikel: Notre patois est beau
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215329>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES: Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 24 janvier 1920. — Notre patois est beau (V. F.) — Lo Vilhio DÈVESÀ: Le drai dai fenne (Marc à Louis). — Les noms de famille. — La défense des grand'mères. — Le beau sexe en culotte. — L'homme grave (G. Héritier). — LE FEUILLETON: La Fée aux miettes (Ch. Noëdier) suite.



NOTRE PATOIS EST BEAU

UEL intérêt peut-on prendre encore au patois vaudois ? N'est-ce pas du français dégénéré, une langue pauvre et sans grâce, d'ailleurs quasi morte ? Traiter ainsi notre bon vieux langage ! Ah ! mes amis, si vous aviez entendu là-dessus M. Jules Cordey, dans la causerie qu'il fit, le 8 janvier, au Cercle démocratique de Lausanne !

Sans doute, il s'en va, le patois, comme s'en vont tant de jolies choses d'autrefois ; mais il demeure vivace dans le cœur et sur les lèvres des vieillards de la campagne, de la montagne et du vignoble. Même il est des villages où les hommes d'âge mûr, voire des jeunes, le parlent encore couramment. Allez, par exemple, à Grandvaux, et si votre bonne étoile vous fait rencontrer les aimables frères Constant et Henri Duboux, vous aurez le plaisir de les entendre deviser dans la langue de nos pères, non pas exceptionnellement, mais chaque jour et à tout propos. On pourrait citer bien d'autres cas sur les Monts de Lavaux, dans le Jorat, dans la Broye et sur les Alpes.

Corruption du français, notre patois ! Il faut être ignare pour ne pas savoir qu'on le parlait déjà il y a bientôt deux mille ans. Il s'est formé du latin populaire, avec des restes de celtique, puis avec quelques mots et tournures germaniques, et pas mal de dialecte bourguignon, issu lui aussi du jargon des légionnaires de Jules-César. De là est dérivé le français de chez nous, qui, lui, ne fut pendant longtemps qu'un patois corrompu.

Des siècles durant, le patois fut la langue de l'Eglise, bien qu'au dire de certaines gens il soit impropre à exprimer autre chose que des idées triviales et des sentiments terre à terre. Quelle éloquente leçon de morale ne trouve-t-on pas dans le dialogue de *Daniël et sa conscience* ! Daniel va régulièrement au prêché, tout en s'enrichissant en vendant du bois qui n'a pas la mesure, et de mauvaises vaches pour des bonnes. Alors, la Conscience :

« Te va äo pridzo po la bouna façon ; te fâ sein-bllan de prévi dein ton tsapi ein arrevein, te mets dou ceintimo dein la cats-mallie, te bouaille lo chômo aprî lo régent, quan l'a einmodâ, te fâ dâi ronellâie dè bau peindein que lo menistre fâ son pridzo et te ne tè revèillie qu'äo derrâi chômo, po ramassâ ton tsapi qu'è tchu que ba, et rebouaèlâ lo verset de la fin, et petadan, aprî la préire, te l'èin va débattre 'na patze dè bou äobin 'na veinta dè vatze, et attrapâ se te pâo li cliiau que san « ton prochain. » 'Na balla religion que la finna !... »

C'est le patois encore qu'on employait dans les cours de justice. Celles-ci, entre parenthèses, laissaient fort souvent à désirer, ainsi qu'écrivit en 1719 Abram Dutoit, châtelain de Chavannes sur Moudon :

« I'è vu, du que su dein lè tserdzè, que dein ti lè z'eindrâi iò l'on rein d'udzemein lâi a dè la co-quineri, et vo z'assuro que i'è cein vu prâo dè viadzo dein noutron pâilo de djustice, et cein m'a fé fère refléchon que ci que mô fara dein stu mondo mô trouvera dein l'autro : lâi a tein por tot. Va, va, coquien ! le lâi veindra on viadzo à la comba dè Josafa ! »

Si l'on prétend que le sens de ces lignes n'a rien d'élevé non plus, c'est que décidément on est incapable de le saisir.

Mais encore, diront quelques-uns, prouvez-nous que le patois ait de la finesse, qu'il sache parler de pures amours en termes délicats. C'est ici que nous aurions voulu voir au Cercle démocratique les incrédules et les détracteurs. Avec l'éloquence que fait jaillir l'indignation, M. Jules Cordey les eût confondus à jamais, confondus et charmés tout à la fois. Il a cité, entre autres petits chefs d'œuvre, la si gracieuse *Cara dè pliodze* du doyen Bridel, où il n'y a pas un mot qui ne fasse tableau :

« Ie plliou, ie plliou, ma mia,
Relaiva tè grede :

Lo tein è nâi co feintze,
Counmeince d'einludzi.

On où dza lo tenerro
Ronnâ ein approuztein. »

Et l'amoureux, ayant amené à sa mère la jeune bergère trempée par l'averse et l'ayant fait assoier devant le feu :

« Vouaiti que l'è galèza,
Dévètia et dètzau ! »

Vouaitequie ta cutzetta,
Va-t'èin gaillâ dremi ;
Su ta botze galèza
Me fau preindre on bési.
Bouana né, à revaire.
Dèman, ma mère et mè
N'audreïn trovâ ton père,
Savâi cein que deré. »

Inutile d'insister sur les qualités de ce joyau. Il y a bien peu d'idylles françaises qui le valent. On remarquera, à côté de sa fraîcheur et de son coloris, son extrême concision. C'est une des marques par excellence du bon patois. Il lui suffit de quelques mots pour décrire une scène ou dessiner un personnage. Dépeignant, dans *L'accordâiron*, la pauvre Marion, l'auteur dit simplement :

« Le n'avâi qu'on galè vezâdzo
Dèzo son petit bounet rion. »

Et ailleurs, la fille qui soupire d'amour, chante mélancoliquement à l'un de ses poursuivants :

« Sospiro pa por vo,
Vaidé-vo ;
Sospiro por on outro,
Que l'amo mi que vo,
Vaidé-vo,
Que l'amo mi que d'autro. »

Toutes ces perles n'ont pas empêché de traiter

de langue pauvre le patois de la terre vaudoise, lui qui possède en propre plus d'un millier d'adages et de proverbes délicieux, où se peignent au vif la vie et le caractère de nos ancêtres ; lui qui a fourni une grande part des 100,000 mots recueillis par les préparateurs du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, lui dont les textes publiés par le seul *Conteur vaudois* formeraient un volume de 3000 pages. Heureux pauvre que celui à qui notre littérature doit tant de trésors ! Elle les doit grâce à des écrivains comme Delarue, Bridel, Louis Favrat, C.-C. Dénéreaz, Visinand, L. Croisier, Octave Chambaz et bien d'autres ; grâce au *Recueil* de Benjamin Corbaz, imprimé en 1842, au *Glossaire* de Bridel, à l'*Agace*, le supplément du *Messager des Alpes*, qui parut pendant quelques années à partir de 1868 ; grâce encore aux *Légendes des Alpes vaudoises*, d'Alfred Ceresole, aux *Scènes de la vie vaudoise*, de Charles Jacottet ; aux articles de Pierre Dif dans la *Revue du Dimanche*, au *Glossaire du patois de Blonay*, par Mme Louise Odin, etc.

M. Jules Cordey a eu, à l'endroit du *Conteur vaudois*, arme des défenseurs du patois, des paroles que nous rougirions de reproduire. Il nous permettra, de dire, au risque d'offusquer sa modestie, que si notre petit journal s'est maintenu malgré les temps difficiles, c'est parce qu'il a bien voulu y continuer la tradition des meilleurs patoisants, de ceux qui sont riches de verve, de talent, et pensent en patois lorsqu'ils écrivent, parce que le patois est leur première langue maternelle.

On a demandé à M. J. Cordey de faire imprimer sa remarquable causerie. Il faut espérer qu'il ne s'y refusera pas. Ne rendrait-il pas aussi un bon service au patois en la répétant çà et là dans le canton ? Et quelle joie il procurerait à ses auditeurs ! Il nous semble les entendre à l'avance le remercier de proclamer la beauté du patois, ou plutôt lui dire laconiquement, à la mode de jadis : « T'i on bon bâogro, Marc à Louis ! » V. F.



LE DRAI DAI FENNE

LO dzo de vouâ tsacon recliâme sè drâi : lè z'ovràî, lè domestico, lè monsu, lè commi, lè régent, lè pâisan et mimament lè fenne. Stau z'isse l'ant la brelâire de la vôtâ : ie volian dere assein oi et na quand s'ein veindrâ de fère onna loi. Du que lo voliant, lè faut pas contrèyî. Lâi a tant d'homme que vant pas votâ que faut bin que lè femelle lâi aulant po lè reimpiessi. Ne sarâi que bon. Ora que tote lè loi, omète onna grant eim-partyâ, vignant de Berna, et que la mâiti dau temps faut dere na, lè fenne l'âodrant bin por cein, damachin que ne dyant pas adf ôi à l'ottô. On sarâi omète su d'avâi quaunque na dè pllie qu'ora.

Mé ie su dan po lau bailli lè drâi, po avâi on iâdzo la paix, mâ ne su pas po cliiau confereince, cliiau reunioniô dèvesant cliiau vilhie serpe que nion n'a jamé voliu maryâ äo bin que l'ant fé à pèri lau z'homme.